

# De nous à vous

Dialogues oraux ou écrits entre  
les fondatrices de cette revue  
ou les proches collaboratrices

2



Pohn

## De fleur en fleur...

Marie-Noël Arras - Dominique Le Boucher

Paris, le 11 mars 2004

Salut à toi qui règues sur le jardin au jasmin,

...Sais-tu qu'écrire était déjà mon territoire d'enfance ? Recevoir les mots et les renvoyer telles des balles de caoutchouc mousse rouges et bleues juste après l'expérience liée aux livres à grosse couverture cartonnée, celle racontée plus ou moins dans la préface de mon premier récit-contes *Par la queue des diables*. Ecrire et donner des formes à mon imaginaire endiablé a toujours été me sauver de la vie. De la vie qu'on m'avait faite et qui était d'un jour à l'autre tout l'envers d'une fête.

Mais à l'époque je ne savais pas que j'écrivais bien que je n'aie pas cessé de tailler durant des années la même plume et d'allumer chaque soir une chandelle vive. Je n'en savais encore rien car j'écrivais à l'intérieur de moi avec de l'encre sanguine. Mon corps tout entier prenait acte. Et signait d'un sceau rouge muet. Pour que les mots viennent au jour du papier blanc il faudrait arracher le sceau et cela se ferait avec pas mal de souffrance. Puis avec joie. Mais tout cela tu le sais puisque tu y a assisté...

Sais-tu que l'enfance en dehors de ses coups de lance violence qui, pour tout être sensible demeurent comme autant de foulards rouges et noirs noués autour de la gorge, l'enfance a été une sorte d'étang aux ombres vertes envoûtantes auprès duquel se dressaient des masses de roseaux coupant la lumière de leur lame, et cerné de gros arbres penchés, saules pleureurs gardiens de Mélancolie et aulnes du « Roi des aulnes » ou plutôt dans sa langue « Der Erlkönig » de Goethe certainement ?

Sais-tu que je peux encore me réciter par cœur certains vers de ce poème en Allemand, lus et murmurés avec une passion jusqu'a-

lors inconnue de moi excepté pour « Le dormeur du val » de Rimbaud, découvert, par quelle intervention enchantée, à l'âge de sept ans ?

« Wer reiter so spät durch Nacht und Wind ?

Es ist des Vater mit seinem Kind... » <sup>1</sup>

Alors j'avais douze années à peine et j'allais à mon tour emportée derrière le cheval du père vers une certaine forme de mort, rejoindre un pensionnat si éloigné de la maison et de la famille que j'avais crues jusqu'alors être les miennes.

Et ces premiers vers qui sont venus au creux d'un de ces immenses désespoirs d'enfant que borde l'insensé, me chercher et me dire tout bas qu'au fond de l'étang sous l'épaisseur des vases vertes s'étend un royaume secret, ces premiers vers m'ont ouvert le porte du château mystérieux des mots.

Car ce sont bien les mots qui nous donnent à toi, à moi et à d'autres avec qui nous partageons la jouissance de l'écriture, accès à cette lucidité tombée sur nous comme une traîne lumineuse des étoiles. Rimbaud se disait « Voyant », et sans ce « Voir là », pas de poésie, pas d'écriture même, pas de rythme qui court accompagnent la houle des mains sur des écorces d'arbres creux, pas d'écho dans l'oreille, de sons qui se précisent à mesure qu'ils remontent à la surface et pas d'images crevant la peau des mots. Non, sans ce « Voir là » pas de poésie.

Tout cela enfants, nous l'avions pressenti déjà comme l'enfant poète de Jean Cocteau, blessé au front par la pierre qui lui laisse une étoile de sang en mémoire de... En mémoire d'une première blessure qui a peut-être consisté simplement à naître et à n'être pas tout à fait semblable aux autres. Quelle différence ? tu me diras, puisqu'on ne peut pas la nommer... Et moi je te répondrai que c'est

---

<sup>1</sup>"Erlkönig" de Goethe, "Le roi des Aulnes"

“Qui chevauche si tard dans la nuit et le vent  
C'est le père avec son enfant”

justement à la poursuite de cette différence qui n'a pas eu de nom que je cours avec les mots depuis que la pierre m'a, moi aussi frappée au front d'un insigne de sang. Ecrire passait par là alors qu'enfant plutôt joyeuse j'étais en proie à une mélancolie inexplicable et je n'ai fait que le cueillir comme un bouquet.

Nous avons été à cette époque – et avant nous Rimbaud déjà – des enfants des champs et des fourrés libres de courir pieds nus dans les ruisseaux fardés de mousse et de cailloux colorés, des enfants des chemins bordés de ces fleurs des champs qui étaient de vrais bijoux dans leur écrin d'herbe dont je faisais d'énormes et anarchistes bouquets sans savoir que je cueillais là des brassées de vie comme je glanerais ensuite des brassées de mots au creux d'autres sous-bois. Puis on nous a dispersés au centre des cités nouvelles où tout ce que nos corps avaient expérimenté de la liberté d'être dans un présent aux sensations multiples et puissantes nous a été soudain interdit.

En songeant à cela je ne peux m'empêcher de revenir à quelques jours d'ici alors que je me promenais non loin de Paris dans une campagne que Colette n'aurait pas désavouée afin de renouer avec la terre dont j'ai un besoin animal et enfantin. J'avais eu envie de faire un de ces bouquets de fleurs sauvages qu'enfant je ramassais sur les talus et au pied des grands arbres comme un rite. Il en poussait alors des centaines d'espèces différentes et je les connaissais par leur nom qui déjà me racontait une histoire.

Une fois fait avec un bonheur avide un gros bouquet de coucous et de jacinthes des bois et rejoint une petite route champêtre où devaient s'ébattre au matin des lapins, je marchais d'un pas léger en songeant à Rimbaud : « Les deux poings dans mes poches crevées... », oui, « Petit poucet rêveur », pour sûr je l'étais avant de rencontrer le regard réprobateur d'un couple grisement vêtu se tenant debout à côté d'une voiture arrêtée par erreur sans doute en plei-

ne campagne à l'heure de la soupe et des informations.

Aussitôt je me suis sentie coupable de quelque forfait sans bien comprendre de quoi il s'agissait, mais... la culpabilité, vieille ogresse qui nous dévorera toutes et tous, a des mamelles qui font le tour de la terre auxquelles nous buvons goulûment. J'ai avancé de quelques pas sur la route qui s'enfonçait dans une forêt de hêtres argentés et j'ai vu plantés de part et d'autre des talus où pendaient les branches des noisetiers mêlées aux aubépines encore en fleurs, des panneaux sérieux et droits comme des hommes en armes. « Il est interdit de cueillir des fleurs et de se promener dans les sous-bois... »

Aussitôt mon bouquet m'est apparu aussi incongru qu'une mauvaise réplique dite par un acteur sur la scène observée par des tas de spectateurs connaissant le texte par cœur. « Interdit », voilà bien le mot avec lequel toute mon enfance a jonglé car ceux que l'on me posait je les transgressais déjà avec l'impression qu'aucun des rôles de la pièce ne serait jamais le mien.

Oui, beaucoup de femmes conjuguent très bien l'interdit, c'est certain, tellement il est impossible pour elles de se dire que le lieu d'où elles viennent n'est pas celui du père. Ce lieu « Interdit » et « d'Interdits » qu'elles hantent tels des spectres sans savoir que toutes les couleurs de la vie les habitent et les habillent, ce lieu qu'elles ont juste à traverser afin de se trouver de l'autre côté, là où la page peut enfin s'étendre et s'étirer à l'infini.

Cet espace réinvesti, je l'ai appelé dans un poème « l'autre côté de la marge rouge », parce que c'est là où, dans nos cahiers d'enfants figuraient les corrections portées à l'encre rouge également. Cette marge, nous l'avons d'un seul geste squattée de nos mots fous, nos mots incorrects, nous savions que c'était là notre domaine, notre territoire d'inconvenance, d'indocilité. Et nous avons balayé tous les « Interdits » en les transformant en « Inter-dits » car au jeu de mots il faut savoir sauter par dessus bord, et ne saute pas juste qui veut.

Ces mots d'adolescence, pour moi mais sans doute d'une autre façon pour toi aussi, et pour toutes celles et tous ceux qui ont eu très tôt l'écriture en cadeau dans la marge rouge, ils étaient là, parsemant le talus sans pancartes. Il n'y avait qu'à les cueillir. Ils nous ont permis de traverser la haine, la honte, la culpabilité, le mépris et la peur, fichés dans le regard des autres, ces autres qui se sont appropriés une encre rouge couleur du sang qui étoilera toujours le front du poète.

S'écrire comme nous le faisons avec plus ou moins d'énergie depuis six ans, mais avec toujours autant de désir d'être dans « l'Inter-dit », c'est déjà entrer en poésie. Et je dois t'avouer que je ne crois pas à d'autre vérité qu'à celle qui naît, printanière et moqueuse comme un bouquet.

Bises et étoiles. Dominique

Sidi-Bel-Abbès, le 13 mars 2004

Bonjour,

Ce que tu m'écris là en songeant bien évidemment au thème de la revue d'octobre alors que l'autre est sous presse et que je me sens à peine sortie de la mise en place, mise en jeu, de tous ces textes de femmes et des peintures qu'une fois de plus et pour la neuvième fois nous avons voulu mettre en lumière, me fait tout d'abord tilt sur deux points : enfance et bouquet de fleurs.

Cela pourrait sembler bizarre à qui s'attend à un échange sur l'écriture. Il est vrai que notre rencontre dont l'anniversaire vient d'avoir lieu s'est faite grâce à ton livre, ton premier livre publié où tu parlais d'enfance et... d'Algérie. Mais les premiers mots que j'ai lus à haute voix, je les ai lus comme s'ils étaient miens : « Comme une fleur de grenadier. » On y est, tous les ingrédients sont là pour faire mijoter le plat sur le kanoun.

Entre le jardin aux groseilles de ton grand-père et mon jardin d'Algérie, un pont s'est de suite créé. Un pont qui a permis aux fleurs de l'un et de l'autre de se dire, et, oui tu as raison, de s'inter-dire.

Parler de fleurs aujourd'hui est plus que d'actualité puisque c'est le moment de leur naissance ou renaissance. Tu as cueilli des jacinthes dans les bois et moi dans mon jardin. Depuis un mois chaque jour une nouvelle fleur apparaît, petites violettes si odorantes - et là je pense à Nougaro, il aimait ces fleurs et elles l'ont accompagné vers sa maison de lumière – fleurs du pommier de Juin, du citronnier, de l'oranger, pervenches délicates mais fières sur leur tapis de verdure, amaryllis, arums, frésias... Ah ! les frésias jaunes et blancs qui embaument le jardin avant la floraison du jasmin ! J'en connais un qui est heureux cette année que j'assiste à leur éclosion... c'est la première fois depuis dix ans que je suis en Algérie en ce début de mars !

Moi aussi, enfant, adolescente et mère, je faisais d'énormes bouquets. Je ne savais pas laisser les fleurs en terre, je les cueillais, les composais pour égayer la maison. L'interdit... de cueillir, c'est ma fille un jour qui me l'a posé. Férue de botanique elle savait que parfois cueillir une fleur dans les bois c'est le risque de ne plus en retrouver dans quelques années, c'est aussi enlever aux autres promeneurs le plaisir que moi, j'ai éprouvé. Je n'y avais pas pensé...

Comme toi, je pense que l'écriture prend sa racine dans l'enfance. La découverte des mots, les lectures de l'école, les poésies apprises par cœur et récitées... j'adorais la récitation ! Le journal que l'on se met à tenir parce qu'on a tellement de choses à dire et qu'on n'a pas à qui les dire ! Ou bien trop intimes pour pouvoir être dites à quelqu'un d'autre qu'à soi mais que pourtant il ne suffit pas de dire, non, il faut se les écrire ! Et parfois lorsqu'on a l'impression qu'une vraie rencontre s'est faite, qu'un miroir nous a été tendu, les donner à lire.

Qu'on soit douée ou non pour l'écriture, j'entends pour la musique de l'écriture, pour la création, comme toi, comme Maïssa ou comme Cécile pour ne citer que vous trois, je pense que le pourquoi de l'acte d'écrire est l'émotion. En tout cas pour moi, c'est le cas, je pourrais même dire que je ne suis heureuse que lorsque j'écris ainsi. Si l'émotion ne vient pas, absente ou bloquée, je ne peux pas écrire.

Dans l'émotion il y a beaucoup de choses, la joie, le plaisir, l'amour... mais aussi la peine, la souffrance, la douleur. Dans la revue beaucoup de mes petits textes viennent de cette émotion-là. Dans écrire il y a cri, ce n'est pas moi qui l'ai inventé ! Le cri qui commence la pièce *Filles du Silence*. Est-ce à cause de cela que, pour la première fois, je n'ai pas écrit de texte dans la dernière revue, celle sur l'enfance, que nous voulions légère... ?

Moi le poème qui m'a profondément marqué, toute petite c'est celui de Victor Hugo :

« Demain dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,  
je partirai, vois-tu, je sais que tu m'attends., j'irai par les sentiers, j'irai par les montagnes, je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps !... »

Encore imprégnée des contes de fée, fleur bleue et romantique j'ai d'abord cru que le poète allait rejoindre son « amoureuse », c'est après que j'ai compris avec étonnement et déchirement que c'est le père qui parlait...

Bises étoilées  
Marie-Noël

Paris le 14 mars 2004  
Salut princesse du jardin,  
Je savais bien que fleurs et mots te feraient réagir. C'est vrai, je



n'ai pas du tout oublié cette « fleur de grenadier » dont il est né aussi un poème d'amour pour « une » femme, ou plutôt pour cette femme en moi qui ne demandait qu'à naître à travers la présence de celle qui allait être son miroir, non pas pour une seule (bien que notre amitié nous ait ouvert l'accès à l'être enfoui) mais pour toutes les femmes qui portent sur leur féminité un regard bienveillant.

« Toi que j'avais nommée sans te connaître ma fleur de grenadier... » Aujourd'hui en le relisant, j'aime songer à Jean Sénac et à ces mots du poème : « femme ma sédentaire... ». Oui, faire ce qu'on ne devrait pas et qu'on fait pourtant avec un tel plaisir, les extraire de leur contexte et se les approprier. Femme ma sédentaire, toi pour qui j'écris tellement au large de moi-même.

Il y a peu de temps, la psy. que je fréquente depuis quelques années me disait en faisant allusion à mes rencontres en rupture avec une vie bien tranquille : « vous n'avez rien à craindre, vous êtes ancrée... » J'ai éclaté de rire en lui répercutant : « ça oui, et dans les deux sens du terme ! » Tant c'est bien vrai que l'encre m'a ancrée au port d'une écriture que l'enfance m'avait déjà offerte comme un gros bouquet de mots couverts de perles d'eaux vives.

Depuis mon enfance je me suis sentie habiter ce lieu que je nomme « de l'autre côté de la marge rouge ». Double imposture : y être et ne pas y être... Y être d'abord parce que la différence te désigne de l'extérieur, elle te marque au front de son fameux caillou jeté par d'autres... ton « étrangeté » s'affiche rouge ! Et puis ne pas y être car par le hasard de ton état tu appartiens aux êtres dits « dominants ».

Race blanche, religion catholique, fille aînée d'une famille normalement composée de deux individus mariés aux revenus confortables, petits bourgeois paisibles, en temps de paix... Rien à déclarer à la douane du cahier d'écriture. Bonne élève en français douée d'une imagination débordant comme la mousse de la lessiveuse oubliée

sur le feu ce matin-là... Alors pourquoi donc avoir choisi ou m'être laissée tenter par cette écriture des marges et des ratures, celle qu'on ne lit que bien des années plus tard, un fois le reste du cahier tombé en poussières ?

Parce qu'il y a des tas de façons d'écrire, tu ne crois pas ? Il m'est facile d'affirmer dans un poème comme le fait René Depestre mais avec la vérité brûlante de son corps nègre : « j'ai la peau noire... » Etant des femmes, nous sommes toutes des Nègresses et notre combat n'est pas de devenir blanches mais d'accéder à notre lumière noire.

Je me sens, quoi que je veuille y faire, appartenir plus que jamais à cet univers périphérique, ce monde où naît un art brut, acéré, cruel et tendre de désespoir et de révolte et qui n'a aucun chemin pour s'accomplir si ce n'est la violence des mots et désormais, puisqu'on lui a ôté les mots en les ridiculisant, en les manipulant, celle des gestes.

D'abord on m'a volé le jardin. Les fleurs et les mots du jardin posés comme des papillons au bord de mon enfance. Les gros livres au dos rouge cartonné poudré d'or enfermés dans l'armoire qu'on ouvrait avec un rituel précieux gardaient l'ordre des histoires et des images. Ensuite on me les a volés aussi. Comme Frida la Mexicaine qui revendiquait son indiennité, mes racines ont été coupées laissant place à des pieds qui m'ont permis d'aller ailleurs sur la terre conquérir d'autres espaces où bitume et béton allaient faire naître un désir créatif qui n'aurait pas le choix des armes. Les mots des poèmes peuvent se glisser en douce au creux de n'importe quelle main ouverte.

Je crois que ma place aujourd'hui, comme celle de tous les créateurs qui ont la nostalgie d'un lien originel entre les êtres et les choses, est dans la rue, sur un parking, au milieu des friches des terrains vagues et à la terrasse ou au comptoir d'un bistrot parmi les gens, en jean et en baskets rouges, à les écouter, à les regarder, à les

sentir et à gribouiller quelques notes et quelques signes dans un petit carnet. De l'autre côté de la marge rouge. D'ailleurs de mon cahier d'écriture il ne subsiste que la marge. C'est là où nous pouvons tenter de parler avec les gamins et les gamines des cités que nous n'approchons plus tellement ils nous font peur, parce qu'ils ont eux, bien d'autres vérités dans le ventre que les nôtres.

Lorsque je repense à la cave vigie de Jean Sénac, je sais que cette « culture populaire » nous anime et nous porte parce que d'une manière toute informelle nous en sommes les dépositaires. Les voyeurs et les voyants. C'est en regardant les mains d'un ouvrier bouffées par l'acide des machines que j'avais croisé dans une cité où il rentrait chaque soir dormir que j'ai écrit dans ma tête les premiers mots du poème « A mains nues ».

Cette rencontre entre mon regard errant et ses mains brûlées par les signaux d'une vie tue s'est faite par hasard. Ce hasard qui fait aussi la poésie. Je n'écris pas pour qu'on me reconnaisse mais pour qu'on nous rende ce qu'on nous a volé. Notre simple humanité. Les mots du jardin et des livres au dos rouge cartonné surgissent en palimpseste sous ceux d'une langue métisse qui est celle que je revendique aujourd'hui.

D'ailleurs, n'est-ce pas un beau clin d'œil que les femmes qui étaient en cours d'alphabétisation comprenaient mes mots lorsque tu les leur lisais, alors que certaines et certains parmi les « intellectuelles et intellectuels » les prétendent étrangers à leur monde ?

Bises et étoiles. Dominique

Sidi-Bel-Abbès le 21 mars 2004

Bonsoir,

Je dis « bonsoir » car vu que tu es avec toute l'équipe des Editions au Salon du Livre, je sais que tu ne regarderas ce mail que ce soir après une journée éreintante au milieu du bruit que font tous ces

livres et ceux qui les aiment. Tu cites René Depestre en affirmant toi aussi : « j'ai la peau noire ». Moi-même, depuis toute petite j'ai toujours regretté de n'être que blanche et toutes les histoires de cette terre d'Afrique m'attiraient. Je lisais avec horreur et compassion tous les romans sur l'esclavage.

Tu me parles de ces livres rouges avec un fil doré, les livres des Prix que je rapportais moi aussi à la maison et que je dévorais dans l'après-midi à plat ventre sur le parquet, ceux dont je me souviens le plus c'est *Alice au pays des merveilles* et *La case de l'oncle Tom*. Je m'identifiais avec délice à Alice et rêvais de devenir justicière pour l'oncle Tom et ses descendant(e)s... c'est peut-être pour cela que j'ai eu envie d'écrire ce texte sur la circoncision dans notre revue sur les cicatrices.

Je pense que nous les femmes, « nous sommes toutes des noires », certaines l'ignorent, certaines ont su s'affranchir. L'écriture est un bon moyen de le faire.

Dans ce monde de violence inouïe cette formule continue à avoir de la force. Le jour où tu m'as écrit la première sur ce thème, partout en Europe les gens ont défilé en criant « Nous sommes tous des Espagnols », et je pense que c'est justement parce que le monde dans lequel nous vivons est si violent que l'écriture, et l'art en général, ont tellement d'importance. Il faut défendre plus que jamais la création !

Nous ne sommes pas tous doués pour cela, certes, et c'est important que ceux qui créent puissent être mis en valeur, puissent consacrer leur vie à leur art car ainsi tous les autres peuvent s'en enrichir et cela peut empêcher ceux qui sont dans la marge de prendre des trains qui déraillent... mais quel gouvernement comprendra vraiment cela et le mettra en pratique ?

En attendant chaque petit grain de sable participe à la construction d'une dune...

Nos éditions sont un de ces grains, j'en suis persuadée. Donner la parole ou plutôt offrir des pages blanches aux femmes pour qu'elles y posent leurs mots/maux mais aussi leurs mots/joies, désir, plaisir, amour... c'est très vite devenu notre but. C'est vrai qu'avant d'écrire de petits textes dans la revue et surtout de mettre en page ceux des autres, j'ai beaucoup lu ce que tu écrivais. Lu pour moi et lu pour les autres, comme ces femmes des cours d'alphabétisation qui de fait, après un petit résumé de l'histoire, adoraient ma lecture de tes mots parce qu'elles en comprenaient la musique !

Ecrire pourquoi ? Pour le sens oui certainement mais aussi pour le ressenti, le même que lorsque j'écoute du jazz... Une belle écriture, un beau texte, un beau poème, un beau dessin, une belle peinture, une belle sculpture, une belle musique, une belle chanson, une belle photo, un bel ouvrage quel qu'en soit la matière participe pour moi du même ordre, font vibrer en moi la même corde. C'est pourquoi il était si important pour moi d'aller avec toi voir les sculptures de Camille Claudel après avoir lu ton texte “ Sakountala ou l'Abandon...”

Et je me souviendrais toute ma vie de cet arc-en-ciel qui est descendu doucement sur *La vague* comme dans ces images de mon enfance que ma grand-mère enfermait dans son missel que je garde précieusement et dont je respire avec délectation l'odeur de temps en temps... comme l'odeur des livres neufs, je ne m'en lasserai jamais.

Le jasmin, celui qui se mélange au roses pompons et qui ne dure que le temps du printemps a commencé sa floraison. J'en ai cueilli un pétale pour parfumer ton manuscrit que j'ai fini de mettre en page : *Squatt d'encre rouge*. A ce propos je voulais depuis longtemps te demander d'où te vient ce plaisir de mélanger les histoires, de perturber le lecteur, de lui supprimer ses repères, même les virgules maintenant ???

Bises étoilées. Marie-Noël

Paris le 3 avril 2004

Salut toi,

De fleur en fleur... c'est marrant quand même... Pourquoi ces mots « Mon cœur comme une fleur de grenadier » ? me reviennent-ils si souvent alors que mes poèmes parlent une langue plutôt hard, plutôt béton et goudron ? Parce que... sur et au travers de béton et goudron naissent des fleurs de couleurs sorties des bombes d'aéro-solitude, des fleurs de craie, des fleurs de papier arraché et recollé par-dessus, des fleurs de fil de fer ou de bas nylon... L'imagination ne se limite pas, moins que jamais aujourd'hui je crois. Elle crée ses jardins partout parce que l'être a besoin de retrouver ses quelques brins d'herbe verte, ses arbres, ses fleurs, ses fruits où qu'il soit... Sinon l'être, il crève ou il devient fou.

« Ecrire pourquoi ? » bonne question tu dis ? Oui, je suis d'accord avec toi, on peut se la poser par ces temps où explosion rime avec tous les mots que nous aimons : création, invention, imagination, illusion... C'est absurde, non ? « Ils » c'est-à-dire les dingues qui nous cernent, n'ont rien trouvé de mieux que de nous réduire en bouillie pour les chats afin de satisfaire à leur passion du non sens... Et nous continuons à mitonner nos bouquets printaniers et à griffonner des poèmes avec le même plaisir enfantin que nous le faisons il y a... vingt ans et plus. Sans nous demander un instant : « mais à quoi cela sert-il ? » Bon... c'est notre façon de traquer le moindre recoin de bonheur dans un kaléidoscope aux facettes d'ombre peut-être. Alors oui, on se la pose une bonne fois et puis après on arrête, ou plutôt on continue comme avant de machiner des fleurs d'encre.

Ecrire, alors, « pour quoi ? » et pourquoi pas « pour qui ? »

J'ai très envie de souscrire au « pour quoi ? » vu que je me sens de moins en moins apte à écrire pour des êtres humains, les sachant à la fois sursaturés de mots (TV., bouquins de toutes sortes, pubs.,

informations ressassées jusque dans les ascenseurs...), et à la fois indifférents à une écriture nouvelle, à une poésie du quotidien qui les happerait aux tripes et les contraindrait encore à faire le mur des habituelles paroles béton qu'on leur offre chaque jour avec garantie de vide et de bruit associés.

Je regarde prise par une intense émotion une rose rouge aux replis ardents et délicats avec pour compagnie une des sonates de Beethoven (je n'aime pas beaucoup Beethoven trop grave pour moi mais avec la rose rouge alors...) dont la gravité et l'intensité mêlées à la couleur extrême et à son velours changeant me semblent déjouer le sens de la vie même. Voilà pour quoi à ce moment précis je ressens qu'il y a une nécessité essentielle à écrire, à ne pas laisser ce temps-là s'écouler sans en retenir au moins un fragment aussi impertinent que le ventre offert de la rose à tous les regards.

Il y a là un instant de bonheur ou plutôt de félicité bouleversant qui déchire mon corps d'une extrême douceur et d'un élan à la fois bienfaisant et douloureux qui ne s'explique par aucun mot porteur de sens, mais qui peut se donner à la façon d'un souffle faisant prendre un feu dans le creuset d'un fourneau entrebâillé. Un feu qui chauffe, qui nourrit, qui illumine et qui rend fou. L'écriture entre le rouge de la rose et le tendre halètement du piano de Beethoven c'est une envie irrésistible, un volcan d'envie d'ouvrir sur un jardin nocturne les portes de la jouissance et de la douleur, les sublimes portes du monde des mots en fusion.

Ecrire pour cette rose rouge précisément, à son intention... Afin de partager avec elle la liqueur des dieux païens faite d'extase devant sa beauté, son parfum, l'audace de son corps dénudé dans la fournaise des commerces de fleurs, et d'impatience face à mon impuissance à l'égaliser. Les petits dieux païens sont épatés devant la beauté d'une rose rouge ou d'un soleil orange offert sur un plateau d'océan bleu cuivré. Ils s'émerveillent et en même temps ils se met-

tent à l'ouvrage pour préparer un palais de nacre à la reine des roses et un habit de satin brumeux au soleil joyau. Rien de ce qui leur a été donné avec une telle bonté ne reste sans éveiller en eux le désir du don en retour. Et c'est ainsi que le monde dans sa splendeur rouge veinée d'orange se reflète en eux comme dans un miroir reconnaissant.

Aux yeux des petits dieux païens, c'est-à-dire des artistes, la solitude d'un instant de jubilation partagé avec la rose et avec le soleil est un dialogue destiné à rompre la solitude de la rose et du soleil. Et à l'offrir à la solitude humaine afin de renouer entre l'une et l'autre un lien d'intime résonance. Car l'artiste, cela va de soi, est bien plus proche de la rose et du soleil que de ses frères humains, comme le ressentait certainement déjà bien avant nous François Villon. Non, nous ne sommes surtout pas des êtres désincarnés, tout au contraire. L'écriture, la poésie ne sont pas une abstraction mais une incarnation, un point de fusion avec l'émotion, avec l'étreinte lorsqu'elle atteint ce lieu d'ultime solitude. C'est à travers le rouge de la rose et l'orange du soleil que nous pouvons encore, nous autres, rejoindre ces êtres humains dont nous nous sentons terriblement séparés.

Séparés des dingues qui nous cernent chaque jour et qui nous tuent à grand feu depuis qu'on est nés. Et séparés aussi des « autres » à cause de notre passion pour une rose et une sonate de Beethoven... Va comprendre ce qui s'est tramé là... Alors peut-être qu'on écrit, ou que j'écris à la fois pour la rose qui me donne l'émotion de la beauté du monde et pour un ouvrier immigré maghrébin parmi d'autres, qui m'offre ses mains nues en rentrant chez lui au détour d'un block, ses mains nues qui me touchent parce que comme me l'a dit mon ami Antonio en parlant de son père qui a été maçon, « elles ont en elles les traces de la vie ».

C'est aussi ce que j'ai trouvé de si proche de moi dans un des poèmes de René Depestre « Alléluia pour une femme-jardin », qui, enfin, parle du corps de la femme et de l'amour qu'il en conçoit, à



la façon dont Benoîte Groult parle de celui de l'homme dans *Les vaisseaux du cœur*. Et par cette révélation au travers des mots d'une très simple émotion humaine, il touche lui aussi au cœur de ce qui s'ouvre en nous lorsque nous sommes touchés par n'importe quelle forme de l'amour.

« L'état poétique est le seul promontoire connu d'où par n'importe quel temps du jour ou de la nuit l'on découvre à l'œil nu la côte nord de la tendresse. C'est aussi le seul état de la vie qui permet de marcher pieds nus sur des kilomètres de braises et de tessons ou de traverser à dos de requin un bras de mer en furie. »

Au fait, tu remarqueras qu'aucune de ses phrases n'a de virgule... Mais pourquoi ? Fragments, morceaux de temps, brisures, éclats, pas de virgules... pas de signaux qui indiquent la continuité ou la discontinuité de la langue... J'aime pouvoir imprimer mon rythme, ma propre musique à un texte lorsque je le lis. J'aime m'emparer de sa langue et la casser, la tordre, l'émanciper de toute convention qui rend un langage convenu et lisse. J'aime la liberté que je m'offre de ne pas tenir compte de la syntaxe d'un auteur, parce que toute création suppose liberté, audace, incitation au déguisement, à la fête, au délire. Aussi j'ai envie d'inventer une langue qui soit totalement en phase avec son rythme, avec sa pulsation et sa démesure. Une langue qui se surprend elle-même par ses effractions et qui soit le plus près possible de ma vie.

J'aime me dire que ma vie est fragmentée, qu'elle est composée de petits bouts de temps comme les morceaux d'une mosaïque. Chaque phrase est aussi un petit morceau de la grande mosaïque d'ensemble. Il pourrait être tout à fait posé ailleurs. Et s'il est là, c'est qu'il se colore d'un petit peu de la couleur de chacun de ceux qui l'entourent. C'est tout. C'est Tout.

Le petit morceau compte autant que la mosaïque achevée. Il est aussi vaste, aussi présent, aussi total qu'elle. Mais si tu mélangeais

tous les fragments à nouveau, tu pourrais créer une mosaïque très différente avec d'autres harmonies colorées et un autre rythme. A partir des mêmes phrases ou presque, en les chahutant un peu de l'intérieur, mais si peu... Et à chaque fois cela aurait un sens. Une mélodie de sens. C'est une très grande liberté non ? Et un grand amusement. Ah oui ! Car j'allais oublier l'essentiel là-dedans : écrire pourquoi ? Pour s'amuser avant tout avec la grande pantomime qu'est la vie.

Bises et étoiles. Dominique

Sidi-bel-Abbès le 3 Avril

Bonjour,

Ta réponse à ma question sur les virgules ne me surprend pas, la musique des mots c'est ce que j'ai d'abord entendu dans ton premier livre *Par la queues des diables* l'histoire je n'y avais rien compris juste des fragments comme tu le dis. Fragments que j'ai mis ensuite bout à bout dans une seconde lecture. Cela répond effectivement à la question écrire pourquoi ? Mais moi, je suis beaucoup plus pragmatique et j'aimerais que tu répondes aussi à écrire pour qui ?

Ton écriture telle que tu la conçois est extrêmement poétique, et c'est pourquoi je pense que quel que soit ton état les poèmes te viennent avec cette facilité qui n'en diminue pas leur force. Mais un roman, une nouvelle, un récit, s'il est destiné à être publié, il est destiné à un lectorat et si la plupart des lecteurs et lectrices ont du mal à comprendre ce que tu écris, ne rentrent pas dans ton histoire... ? Tu n'as jamais eu envie d'avoir un public plus large ? Tu vas me dire qu'alors ce sera sans l'amusement et que la vie est assez dure comme ça... et que de toute façon c'est ton corps qui écrit et j'ai envie ici de citer la dernière strophe du poème « Gens de rien Gens de tout » que tu as écrit le mois dernier :

(...) *Nous nous écrivons par des rires / Nous nous écrivons par des riens*

*Et par nos lèvres qui s'usent / A signer nos parchemins (...)*

J'ai trouvé dans un petit essai du poète et philosophe Salah Stétié *Le calame*, aux éditions Fata Morgana, quelques réflexions qui m'ont fait penser à notre propos et à l'oiseleur que tu cites souvent dans tes textes. Il commence ce livre ainsi :

« Ecrire est une entreprise insensée. De cela au bout de l'âge, je suis sûr. L'expérience du petit Poucet, pourtant très tôt apprise ne sert à rien à l'écrivain. Il continue de croire avec naïveté que les mots laissés derrière lui sont des traces, qu'il les retrouvera à son retour, qu'ils persisteront dans la patience à désigner la maison du père, celle où dort l'origine, — l'œil à demi ouvert, l'oreille attentive et inquiète comme chien de toujours. Il ne sait pas, ou peut-être l'a-t-il oublié, que les mots sont traîtres, qu'à peine lui parti, ils vont charmer les oiseaux ou bien ils vont se transformer eux-mêmes, je veux dire de l'intérieur, comme si c'était leur vocation éternelle, en oiseaux. »

J'ai aussi beaucoup aimé cette réflexion à la fin de son livre : « La poésie, s'il me faut tenter de la désigner, ce sont des mots qui respirent — qui respirent et qui nous accompagnent sur les chemins de notre vie, ce jour très court de notre respiration. » Mais j'anticipe là sur le thème de notre prochaine revue...

Bises étoilées.

Marie-Noël

P.S. pour illustrer le poème de R. Ferrando sur le figuier, j'ai photographié l'allée de mon jardin.

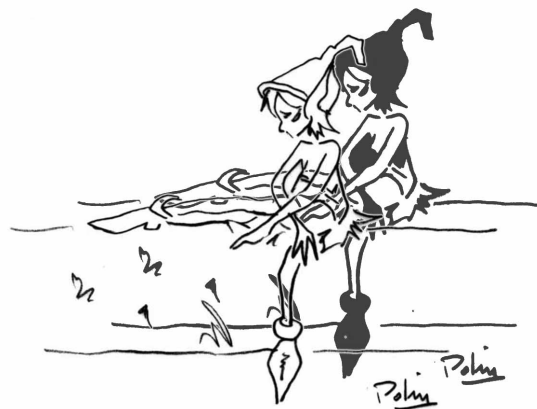




Photo du jardin d'Algérie D.R.

*Namasté, le figuier, dont il ne reste plus,  
du sensuel habit craquelé de soleil  
qu'un bracelet de feuilles mouchetées...  
Vois, quand je viens à toi,  
dans l'océan de paix qui peu à peu m'absorbe,  
il est un fait étrange :  
le tapage du merle avide de lombrics,  
fourrageant de ses pattes entres les herbes drues,  
ne fait qu'amplifier l'épaisseur du silence !*

*Roseline*